

## Décodage Métamorphose

## Métiers en mutation

Normes, technologies et mœurs transforment ou menacent certaines professions

Marc Guéniat

Les normes augmentent, la technologie évolue, se complexifie, et les métiers suivent. Parmi eux, certains sont voués à disparaître, ou en sont menacés, tandis que d'autres doivent constamment s'adapter. Traçabilité des produits, exigences environnementales, besoin de sécurité: l'artisan doit diversifier ses compétences, agrandir son commerce pour amortir ses investissements et se doter d'une expertise dans les relations avec la clientèle. Bouchers et garagistes illustrent ces mutations. Dans un registre requérant moins de qualifications, les caissiers, encore nombreux, pourraient bientôt faire les frais de l'automatisation.

## Le paradoxe du boucher

Le boucher vit un paradoxe. Alors que les Suisses demeurent très friands de viande, dévorant plus de 53 kilos par année par personne, les spécialistes disparaissent un à un. Un véritable carnage. En cinq ans, 251 commerces ont fermé en Suisse. Une ville de 12 000 habitants comme Gland ne compte plus de boucherie. Genève en recense aujourd'hui moins d'une cinquantaine contre plus de 120 il y a vingt-cinq ans. «Il reste une dizaine de boucheries chevalines. Elles ferment les unes après les autres», note Pierre Oliviero qui, à 73 ans, aimerait bien rendre son tablier maculé de sang. Il peine cependant à trouver preneur pour son enseigne de la rue de Carouge. Car un petit commerce comme le sien exige un investissement de tout de même 200 000 francs et un goût prononcé pour le travail.

D'où un problème de relève, observé au niveau national. «Les jeunes semblent moins enclins à vouloir endosser la responsabilité et la quantité de travail qu'induit la tenue d'un commerce», note Elias Welti, de l'Union professionnelle suisse de la viande (UPSV). «Mais globalement, il y a moins de boucheries, pas moins de bouchers», nuance Grégoire Evéquoz, responsable de la formation professionnelle pour le canton de Genève.

Enfin, le métier se complique. «Les normes d'hygiène et de protection des animaux deviennent de plus en plus pénalisantes pour un petit patron», déplore Elias Welti. Connaître les lois, investir, se conformer aux ordonnances fédérales nécessite désormais des connaissances poussées. Cela explique pourquoi les petites boucheries meurent et que les autres tentent d'accroître leur taille.

De manière générale, les bouchers ne se plaignent pas de la concurrence des supermarchés, indique l'UPSV. Situé à quelques mètres de Coop et de Migros, Pierre Oliviero insiste: «Mes produits sont moins chers et de meilleure qualité.» Il affirme même bénéficier de cette proximité.

## Le garagiste, un mécanicien

La situation dans laquelle se trouvent les garagistes n'est guère plus enviable, bien que les Suisses adorent leur voiture. D'abord, celle-ci tombe de moins en moins en panne. Ensuite, la hausse du prix des carburants et la prise de conscience de l'impact environnemental des véhicules motorisés ont bouleversé toute l'industrie, et donc le métier, depuis une dizaine d'années. «Symptôme de cette mutation, il ne se nomme plus mécanicien mais mécanicien», souligne Grégoire Evéquoz. Une dénomination qui consacre la percée de l'électronique dans la branche.

Les premiers mécaniciens ont terminé ce printemps leur certificat de formation professionnelle (CFC). Il y en a 28 à Genève et 30 dans le canton de Vaud. Ce



## Mutations

Le garagiste d'antan cède la place à un expert en prise avec la complexité des véhicules modernes: le mécanicien. L'automatisation menace, elle, le personnel employé aux caisses. Pour leur part, les bouchers sont confrontés à un grave problème de relève. OLIVIER VOGELSANG/KEVSTONE/OLIVIER ALLENSPACH



**Elias Welti** Union professionnelle suisse de la viande (UPSV)

«Les jeunes semblent moins enclins à vouloir endosser la responsabilité et la quantité de travail qu'induit la tenue d'un commerce»

**Grégoire Evéquoz** Responsable de la formation pour le canton de Genève

«Symptôme de cette mutation, il ne se nomme plus mécanicien mais mécanicien»

nombre prouve que la profession continue de séduire, en dépit de sa complexité croissante, selon Grégoire Evéquoz. «Aujourd'hui, même pour démonter une portière, il faut démêler des capteurs ou des fibres», explique Raphaël Klemm, secrétaire général de l'Union vaudoise des garagistes.

A mesure que l'automobile se miniaturise et s'automatise, le métier devient de moins en moins manuel. «Détecter une panne constitue une véritable procédure», poursuit Raphaël Klemm. Cette détection ne s'opère plus Gitane au bec, les mains dans le cambouis, la tête sous les essieux, mais derrière un ordinateur, doté d'un logiciel spécialisé et inaccessible au profane.

Conséquence, les investissements requis pour ouvrir un garage augmentent considérablement. Et les marges diminuent. En ville, les loyers atteignent des sommets. Là aussi, on assiste ainsi à un phénomène de concentration, avec la disparition graduelle des petits et la formation de grands groupes. Mais plus de 80% des Suisses possédant une voiture et encore quelque 5200 garages actifs dans le pays, la branche a encore de beaux jours devant elle. Sans compter qu'elle génère un chiffre d'affaires de 32 milliards de francs.



## Du self-service au self-scanning

Quant aux caissiers de supermarché, ils se débattent pour suivre le flot consumériste dicté par l'automatisation, tout en ponctuant cet enchaînement saccadé par les salutations d'usage et des questions répétitives, comme «Vous avez la... carte?». Leur survie dépend de la technologie. Et surtout de l'accueil que lui réservera la clientèle. Acceptera-t-elle l'autonomie que lui proposent les grandes surfaces? Suivant la réponse à cette question, le self-scanning pourrait s'imposer progressivement et faire disparaître des milliers d'emplois. Cette méthode consiste à faire ses achats sans l'aide d'un caissier.

Aujourd'hui, près de 9% des consommateurs suisses s'en servent, selon une étude de l'Université de Saint-Gall. Mais la part varie fortement d'une enseigne à l'autre. Le géant du mobilier Ikea a adopté le système avec enthousiasme. Plus de 40% de sa clientèle l'a utilisé une fois ou l'autre. Déjà entre 10 et 20% des caisses sont automatiques. «Nous maintenons pour l'heure les deux possibilités, vu la diversité des réactions», explique le porte-parole du groupe suédois, David Affentranger. Il n'entend pas donner de chiffres sur la part des recettes générées par le biais du self-scanning, ni sur le prix

d'un appareil. Selon nos informations, cela représenterait environ 100 000 francs d'investissement par magasin.

Coop n'en dit pas plus. Mais son porte-parole, Urs Meier, précise que 80 de ses supermarchés disposent du système. Chez l'un comme chez l'autre, le but affiché est le même: «réduire les temps d'attente aux caisses» et mieux contrôler le prix de ses achats.

A ce jour, Migros n'a pas adopté le système. Le géant orange dit attendre avant de «décider lequel conviendrait le mieux».

Aucune des trois entreprises ne confirme ce qui pourrait être un autre objectif de cette automatiser: la diminution des coûts de la main-d'œuvre. Urs Meier résume ainsi: «Nous ne voulons sûrement pas réduire le personnel. A chaque caisse (nldr: automatique) il y a un collaborateur pour accompagner le client dans ses premiers pas de consommateur autonome.»

**Demain: l'horlogerie se découvre de nouvelles professions**